

« **EXTRAIT DE MON Mémoire de Master** »

## **I.2-LES TROIS ACTANTS DE LA CHAÎNE DE TRADUCTION-COMMUNICATION**

Un peu plus large et complexe que celle des schémas classiques de communication, l'étude de la traduction en tant qu'acte communicationnel s'intéresse principalement à trois protagonistes, auxquels la circulation efficiente de l'information reste étroitement soumise : l'auteur, le traducteur et le lecteur.

### **I.2.1- L'auteur ou l'intention du texte de départ**

Aborder la notion d'auteur peut paraître a priori chose ordinaire. Pourtant, la question ne nous semble pas aussi banale ; la position de l'auteur vis-à-vis de sa création, chez des théoriciens de la pragmatique et de la traduction tels que J.-J. Lecercle (1999), a souvent été abordée de deux façons plus ou moins complémentaires.

D'abord étudié sous le concept étymologique d'autorité, l'auteur est alors perçu à l'image d'un artiste jouissant, à juste titre, du droit d'auteur de son œuvre ; il conçoit et crée son œuvre et en hérite l'autorité, du moins théoriquement. A cet égard, le dictionnaire encyclopédique Le Hachette définit ce statut comme de « celui qui est la cause première de quelque chose ». Ensuite, d'un point de vue pragmatique, l'accent sera moins mis sur l'auteur comme *cause* d'une œuvre que sur l'*effet* sémantique que celle-ci comporte. En d'autres termes, l'étude de l'auteur comme cause, selon les termes de Stanley Fish (Cf. Lecercle, 1999, p.) reviendrait à en déterminer d'abord l'intention censée permettre consécutivement de trouver le sens de son œuvre. L'intention de l'auteur serait

ainsi le seul critère de validité de l'interprétation du sens, qui, à son tour désignerait, selon les termes de Montaigne<sup>1</sup>, « ce qui reste stable dans la réception d'un texte et répond à la question *que veut dire ce texte ?*, et non à la question *quelle valeur a ce texte ?* », qui renverrait à sa signification !

Cependant, des approches contraires ont été développées dans ce sens : il est un fait que la découverte de l'intention (*intendere*), est en elle-même problématique ; car, l'intention du traducteur, par exemple, est-elle identiquement celle de l'auteur ou du texte traduit ? Les mots, ou le langage de façon plus concrète, ne comportent-ils pas des limites face au caractère souvent insondable du vouloir-dire ? C'est en cela que réside toute la pertinence de ces propos de Lecercle : *il y a disjonction entre l'intention et le sens (disjunction between intention and meaning)*. En effet, sous une approche psychologique de la notion d'auteur, il est généralement admis qu'entre la formulation et la naissance mentale de l'intention et son extériorisation verbale ou écrite, il existe un certain décalé temporel suffisant pour la tronquer (Cf. Mason et Hatim, 1996, p.5.). L'expression, sous toutes ses formes, d'un message le soumet immédiatement à l'emprise et au contrôle du Surmoi<sup>2</sup>.

Du coup, il nous semble important de préciser que la démarche à suivre dans ce travail (cf. I.3) n'effleure en rien l'idée, ô combien naïve et hasardeuse<sup>3</sup>, selon laquelle on serait à même de déterminer ce que voulait dire l'auteur avant de produire son texte ! En revanche, en se fondant sur

---

<sup>1</sup> In *Essais*, 1580, Livre 1.

<sup>2</sup> Selon la terminologie freudienne, le terme désigne, en substance, la société et ses normes. Ici, nous l'assimilons au langage avec ses règles et contraintes d'usage.

<sup>3</sup> C'est en clair la position de Umberto Eco (1992) sur la question : selon lui, le texte séparé de son auteur reste soumis à autant d'interprétations que de lecteurs, et que l'auteur lui-même n'a souvent jamais connaissance du vrai sens de son œuvre (pp. 137 et 138).

l'environnement cognitif en commun entre l'auteur et ses lecteurs prédéfinis, une détermination de l'*intentio operis*, même approximative, pourrait nous permettre, de façon déductive, d'accéder à ce que serait l'*intentio auctoris* ; car, quoi qu'il en soit, il n'y a pas d'absolu en cela !

Par ailleurs, nous ne pouvons parler d'auteur aujourd'hui sans évoquer le concept d'auteur modèle tel que présenté par Eco (1969). Il s'agit de l'auteur qui, en tant que stratégie textuelle, c'est-à-dire une intentionnalité véhiculée au travers d'une structure textuelle adaptée, postule un lecteur spécifique, qu'on appellera lecteur modèle (cf. I.2.3).

### **I- 2.2-Le traducteur : passeur ou co-auteur ?**

Le rôle du traducteur, souvent abordé dans bien des ouvrages précédemment cités, constitue aujourd'hui l'une des principales, peut-être même la seule, source de discordance entre adeptes de la théorie linguistique et ceux de la théorie interprétative. Considéré tantôt comme simple passeur, tantôt comme médiateur, le traducteur remplit, dans tous les cas, une fonction transversale de co-auteur.

En effet, sous la plume d'un défenseur de la théorie linguistique tel que P. Newmark (1986), le rôle du traducteur doit consister à respecter scrupuleusement la bonne qualité syntaxique du texte de départ et à pouvoir le réexprimer dans une autre langue sans en modifier le style, ou encore à le normaliser si ce dernier est mal présenté, en d'autres termes, à s'ériger en censeur et juge de la bonne écriture. Il va de soi que cette conception restreint l'objet de la traduction dans une simple perspective de contact de langues, où l'une doit être une réplique, une supposée copie conforme, en tout cas lexicalement et syntaxiquement, de l'autre.

A l'opposé, le rôle du traducteur est conçu ailleurs, à l'aune des études conduites sous la férule de la théorie interprétative,

plutôt comme médiateur entre deux parties (auteur et lecteur(s)) dont il représente une sorte de pont, un lien de communication à sens unique. A ce sujet, D. Seleskovitch (2001, 1990), plaçant l'acte dans une optique communicationnelle, voit en la traduction une opération fondée sur un transfert de sens et non de langue, une prise de conscience du fond (thème) et non de la forme (langue), des réflexes conscients et non des déductions faites à partir d'une linguistique contrastive... Pour elle, le traducteur doit, dans sa tâche, se détacher de l'emprise des mots, sortir du carcan de la linéarité, *déverbaliser* le texte en quelque sorte, pour en saisir le sens avant de le réexprimer. Dans le même ordre d'idée, comme pour conforter cette position, Durieux (1988) souligne que le rôle du traducteur est de *doubler* l'auteur. Mais, dans ce doublement, explique-t-elle, il gardera son style propre et, au moyen de la paraphrase, s'attachera à exprimer le sens de l'énoncé qu'il traduit.

Ainsi, le rôle du traducteur se trouve partagé entre celui de passeur d'un message, dont il assure l'identité de la forme, et celui de co-auteur, voire médiateur, dans le seul souci, non seulement de doubler l'auteur, mais surtout de rendre le sens de son texte. Nida (1975, p.91) corroborant cette théorie, tranche par cette parabole:

In fact, the words may be likened to suitcases used for carrying various articles of clothing. It really does not make difference which articles are packed in which suitcase. What counts is that the clothes arrive at the destination in the best possible condition, i.e., with the least damage. The same is true in the communication of referential structures. What counts is not the particular words which carry the componential features, but the fact that the correct componential features are lexically transported<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> « En fait, les mots sont semblables à des valises qui servent à transporter plusieurs vêtements. Peu importe vraiment de savoir quel vêtement est rangé dans quelle valise. Ce qui compte, c'est que les vêtements arrivent tous à destination dans les meilleures conditions

Dans la présente étude, cette position du traducteur va être abordée dans une large perspective de communication, comme sujet clé d'un processus dont il représente l'élément imprévu.

### **I- 2.3- Le lecteur : un rôle à jouer**

De par sa position dans la chaîne de communication, le lecteur, récepteur final du message, joue un rôle dynamique dans la construction du sens. Sous une perspective de communication classique, c'est-à-dire unilingue, la notion de lecteur est perçue autrement que dans le cadre complexe de la traduction.

Dans le premier cas, ce sont précisément des études en linguistique textuelle qui, sous l'angle de la sémantique, se sont illustrées, concevant une relation d'interaction directe entre *producteur* d'un texte et *utilisateur* du même texte. A cet égard, Umberto Eco (1979), dans l'élaboration de sa célèbre théorie de l'*œuvre ouverte*, voit en cette relation un préalable sine qua non à la construction du sens. Il souligne que dans le cas où l'auteur a connaissance de son (ses) lecteur(s), il transmet son message par des codes linguistiques et un style littéraire globalement partagé avec le destinataire ; cette situation suppose en clair que le lecteur participe à la construction sémantique et même syntaxique du texte dont il est lui-même le destinataire final : c'est le principe de lecteur modèle ou lecteur empirique, celui-là étroitement relié à un auteur modèle par un certain champ commun du contexte

---

possibles, c'est-à-dire, avec le moindre dommage possible. C'est la même chose en matière de traduction. Ce qui compte, ce ne sont pas les mots spécifiques qui contiennent les caractéristiques componentielles, mais le fait que les bonnes caractéristiques componentielles soient lexicalement rendues. » (Notre traduction)

cognitif ayant présidé à la construction du texte. De ce point de vue, auteur et lecteur semblent se confondre dans un rôle double : co-produire le texte et co-construire son sens ! C'est la notion de stratégie textuelle (Eco, op.cit.), envisagée autant à travers ce qu'il appelle *intentio lectoris* et *intentio auctoris* !

Cependant, d'un point de vue traductologique, il va de soi que cette thèse présente des limites. En effet, la construction du sens dans une chaîne de traduction-communication doit s'effectuer naturellement à deux niveaux : entre l'auteur et le traducteur, d'une part, et entre le traducteur et le lecteur, d'autre part. Sur le premier palier, B. Hatim et I. Mason (1990, p.11) posent une condition indispensable: pour mieux être fidèle au sens du texte original et éviter ainsi les traductions hésitantes, le traducteur doit entretenir une certaine familiarité et une symphonie avec l'auteur, en d'autres termes *the best translators are often those who are most in tune with the original author*.

En revanche, sur le second palier, c'est plutôt la fidélité au lecteur final qui est de mise. Le traducteur se doit, dans ce cas, de veiller à ce que le contenu de sa traduction s'adapte à la situation de réception de son lectorat éventuel. Seulement, cette fidélité peut paraître ici ambiguë, dans la mesure où le message original est émis dans une langue que le lecteur est censé ignorer a priori ! On comprendra alors que la fidélité au lecteur ne s'observe qu'en rapport avec ses réalités extralinguistiques de réception du vouloir-dire. Dans ce cas, il est alors assimilable, comme le traducteur dans une chaîne de communication classique, à une sorte d'imprévu, puisqu'il devient récepteur d'un message dont il n'est pas forcément le destinataire empirique.

C'est en cela que réside la particularité du lecteur dans une chaîne de communication bilingue ; il n'est pas

nécessairement celui auquel l'auteur s'est adressé, et il mériterait donc, dans cette étude, un traitement conséquent.

Toutefois, de façon générale, la construction du vouloir dire, fait remarquer Lecerle (Op.cit), est une transaction pragmatique, pour ne pas dire une interaction, ni entre l'auteur et le lecteur ni entre l'auteur et le texte, mais entre le texte et le lecteur. C'est là le sens et la portée du rôle primordial de celui-ci dans le parachèvement du processus de communication.